Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et

Genève

Herausgeber: L'écran illustré

Band: 2 (1925)

Heft: 7

Artikel: Les ennemis de la femme au Cinéma du Bourg

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-728951

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 28.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DEUX ORPHELINES

à la MAISON DU PEUPLE

Le célèbre drame de d'Ennery et Cormon. Transposé par D. V. Griffith dans le cadre de la Révolution française Interprété par LILLIAN & DOROTHY GISH.







Lorsque les de Vaudrey apprirent le mariage clandestin de leur fille avec un humble bourseois, ils jueirent compromis l'homeur de leur maison ; le mari fut mis à mort et l'enfant nou-veau-né, une petite fille, fut exposée, un soir d'hiver, sur les marches de Notre-Dame... Un médaillon suspendu à son cou contenait ces mots: «Elle s'appelle Louise. Aimez-la! »
Un pauvre ouvrier, Jean Girard, la recueillit, et les quelques pièces d'or trouvées dans les langes de l'enfant lui permirent d'élever l'abandon-née, qui devint l'inséparable ame d'Henriette Girard, du même âge que sa sœur adoptive.
Mais le malheur ne lâche pas aisément sa Proie : Louise devint aveugle, Henriette perdit ses parents. Les « Deux Orphelines », qui avaient atteint leur adol'escence dans une petite ville de Normandie, résolurent de gagner Paris. Là peut-être, de savants médecins pourraient rendre la vue à Louise.
La mère de Louise était devenue la comtesse de Linières, femme du lieutenant de police du

La mère de Louise était devenue la comtesse de Linières, femme du lieutenant de police du Royaume. Elle ne se doutait pas qu'au moment même où elle rêvait à l'enfant disparue, celle-ci cheminait sur les routes de l'Île-de-France, pour 8ªgner la ville qu'habitait sa mère ignorée...

Le coche qui portait Henriette et Louise allait atteindre les portes de Paris. Il croisa le carosse du marquis de Presles. A l'arrivée de la voiture, et Henriette, litt enlevée na les sens du marquis et l'entre les cens du marquis et presses.

Henriette fut enlevée par les gens du marquis et Louise, l'aveugle abandonnée, se mit à fuir, au lasard des rues...

hasard des rues...

Nous sommes maintenant chez le marquis de Presles. Une fête de nuit splendide.

Les nobles invités ne pensent qu'à la surprise que leur a fait espérer leur hôte. Et cette surprise c'est Henriette, que l'on apporte, évanouie. Henriette, ranimée, se révolte et fait appel à Honneur de ceux qui l'entourent. Quelqu'un se détache afors des assistants et lui offre son bras. C'est le chevalier de Vaudrey, neveu de la comesse de Linières, qui provoque le marquis. Les deux gentilshommes se battent sur-le-champ et de Presles, blessé, voit le chevalier emmener la jeume fille.

ge Presles, blessé, voit le chevalier emmener la jeune fille.

Pendant ce temps, Louise est devenue la proie d'une affreuse mégère, la mère Frochard qui, ayant revêtue de loques sordides, la force à mendier. Un soir de gel et de neige, la comtesse de Linières a fait l'aumône à sa propre fille... Pierre Frochard, qui aime Louise, essaye de adéfendre. Mais il est terrorisé par son frère Jac-ques, sinistre bandit, digne fils de sa mère.

Le chevalier de Vaudrey a mis Henriette à l'abri. Une fraîche idylle se noue entre les deux jeunes gens. Le chevalier a pris le parti des hum-bles contre les puissants. Il est devenu l'ami de Brissot, un des orateurs les plus écoutés du peu-

ple. C'est Quatre-vingt-neuf, c'est la Révolution. Lies acteurs du drame sont emportés par le Les acteurs du drame sont emportés par le tor-rent des événements. La comtesse de Linières, qui a retrouvé la trace de Louise, l'a perdue. Pierre Frochard, pour délivrer l'aveugle, a tué son frère. Le comte de Linières a émigré. Le chevallier de Vaudrey, lui, enfermé dans une for-teresse par son oncle, a rejoint Henriette que le peuple a délivrée de la prison où l'avait fait en-fermer le lieutenant de police. Mais, hélas! tout noble est devenu suspect. Henriette est arrêtée par ordre de Fouré, révolutionnaire, dont la jeune par ordre de Fouré, révolutionnaire, dont la jeune femme a dédaigné les assiduités. Elle comparaît devant le Tribunal du peuple en même temps que le chevalier de Vaudrey. Son crime est d'avoir donné asile à celui qu'elle aime et tous deux, sur l'intervention de Fouré, sont condamination de l'intervention de la condamination nés à mort. La charrette fatale les emporte vers

Vont-ils donc périr ? Brissot, l'avocat, veil-Vont-ils donc périr ? Brissot, l'avocat, veil-lait. Dans une harangue enflammée, il persuade le tribunal de son erreur, il lui arrache l'ordre de grâce. A la tête de cavaliers dévoués, en une chevauchée héroïque, il gagne l'échafaud au moment où le couperet fatal va tomber. Les deux jeunes gens sont sauvés et Henriette re-trouve sa sœur au lieu même où le supplice l'at-tendait. La comtesse de Linières reprend sa fille, à qui des soins dévoués rendent la vision... L'heure allait sonner de la réunion de tous ces cœurs aimants qui allaient enfin connaître le bonheur.



ENNEMIS DE LA FEMINIE au CINÉMA DU BOURG

D'après le roman du Vicomte Blasco Ibanez. Interprété par LIONEL BARRYMORE.



Le prince Michael-Fedor Loubinoff est le fils d'une princesse russe dégénérée et d'un vieil Espagnol. C'est un homme blasé qui se livre à débauche. A une des réceptions apparaît Alica, la du-

A une des réceptions apparaît Alica, la duchesse de Lille, une beauté célèbre par ses aventures sensationnelles. Un officier cosaque veut venger sa sœur et insulte le prince. Celui-ci le provoque en duel, le tue et s'enfuit en France. La guerre est déclarée. Lorsque l'armée française est mobilisée, le fils d'Alica, Gaston, faisant alors ses études en Suisse, retourne en France pour servir comme volontaire. Le prince Loubinoff croit avoir affaire à un amoureux et rompt sa l'aison avec. Alica.

sa liaison avec Alica.

Pendant ce temps, la révolution éclate en Russie. Le prince Loubinoff risque, malgré le

grand danger, le voyage, pour sauver le reste de sa fortune. Une lutte s'engage. Il se sauve, arrive à Monte-Carlo et s'adonne de nouveau au vice. Alica se trouve justement dans cette ville et perd

Alica se trouve justement dans cette ville et perd au jeu toute sa fortune.

La haine se réveille en lui contre cette femme, Il donne une magnifique soirée. Gaston, qu'on croyait mort, est chargé par la police de surveiller la maison de Loubinoff. Il lui fait des reproches. Celui-ci le provoque en duel. Gaston meur d'apoplexie. Emu par la nouvelle que Gaston était le fils d'Alica, Loubinoff change sa façon de vivre. Il s'engage dans la Légion étrangère et fait de sa villa un lazaret. La guerre ayant pris fin. Loubinoff rentre chez lui et y retrouve Alica, fin, Loubinoff rentre chez lui et y retrouve Alfaa qui est devenue infirmière, et ils s'épousent.



Claude Farrère, auteur de romans connus, adaptés à l'écran et dont les scénarios rappellent le Royal Navy, vient d'être interviewé sur son arte favori. M. Farrère a répondu : « le peublier, parce que c'est lui et parce que c'est moi. » Si on l'interroge sur sa fleur favorite, Claude Farrère, sans nul doute, choisira la violette.

Pour la course de char du film Ben Hur, on a envoyé à Rome 50 chevaux de Hongrie. Parmi eux se trouve Schagya, le cheval favori de l'infortuné empereur d'Autriche, Carl, qui, n'ayant pas réussi, connut plus cruellement que d'autres, puisqu'il le paya de sa vie, le Vae victis!

Ce que le cinéma ne nous montre pas... Le Dr Voronoff a greffé 27 vieillards dans une maison de retraite de San Francisco et l'on Sepère que ceux qui n'en seront pas morts pour-font reprendre leur travail et ne plus être à charge à la société qui a la générosité d'offrir un asile à Ceux qui ont peiné toute leur vie. Et l'on nous nontre à l'écran comme sauvages des gens bronzés et aussi dévêtus que Maë Murray qui, rituellement, dévorent leurs ancêtres pour leur épargner cette horreur de vieillir qui hantait Beaudelaire. Ceux dont on ne parle pas: ces charmants films américains vécus, émouvants, ironiques, petits croquis plus intéressants que des grandes fresques. L'un d'eux m'a plu particulièrement, Le Forgeron du Village. Le metteur en scêne a eu l'idée neuve de nous montrer une mort par le chagrin éprouvé par la grand'mère, le mari, les enfants, évitant ainsi ces agonies théâtrales qui enfants, évitant ainsi ces agonies théâtrales qui ont heureusement presque disparu de l'écran. Mais l'intérêt repose sur les haines de village, plus mesquines et plus basses que dans les grandes villes. Il y a dans ce film deux silhouettes inoubliables de deux êtres qui s'unissent en leur haine envieuse et lâche, car ils croient qu'ils n'ont rien à risquer et, à l'ombre d'une hypocrisie évangélique, se livrent à toutes les turpitudes que peut concevoir un cerveau médiocre et jaloux. Mais ils sont démasqués, car l'Ecran tient le sceptre de la Justice.

Suivant l'exemple de certains directeurs de Paris qui n'invitent plus la critique aux premières, à Londres, M. Prinsep, directeur du Clobe Theater, a décidé de supprimer le service des premières et d'y admettre le grand public, ce qui ne se faisait pas. M. Prinsep dit : « Ces habitués de premières sont blasés et bored, ils ont le palais blindé par de longues années de théâtre et viennent bourrés de préjugés et d'idées préconçues. La plupart d'entre eux sont incapables de juger les mérites d'une nouvelle pièce. J'en ai assez. »

On vient de construire à Charlottenbourg le Rialto Palatz, splendide cinéma qui fait riche et nouveau riche. L'intérieur ressemblera à la grande opéra; cela convient aux bourgeois calés qui y mêneront leurs petits salés. C'est cossu et adéquat à une démocratie consciente et organisée.

Jadis, au bon vieux temps, j'allai à Friedenau, à un petit cinéma où, pour la somme de 20 pfen-nig, on voyait des films, même des Schlager, de 6 h. du soir à 11 h. et, très courtois, le Herr Direktor vous saluait à la sortie et sans ironie vous demandait si vous en aviez eu pour votre galette. C'était in goldener Zeit...

La Bobine.

Le public proteste

On nous écrit :

Monsieur le Directeur,

Vous m'obligeriez si vous vouliez bien insérer dans votre journal ces quelques lignes de protes-tation au sujet d'un article émanant d'un critique genevois qui trouve chez certains de vos confrè-res un trop bienveillant accueil, et qui manque pour le public en général, de la courtoisie la plus élémentaire.

Non content de nous faire part chaque semaine de leurs appréciations personnelles sur les films que nous voyons, opinions dont nous nous passerions très volontiers, on nous traite mainte-nant de gêneurs, de bavards, de mal élevés ou de malades relevant du médecin psychiâtre, soit parce que nous nous faisons part mutuellement de nos impressions, qui valent au moins celes du critique, et qu'il qualifie d'ineptes, soit qu'ayant la vue faible, nous nous faisions lire un sous-titre très souvent illisible, par notre charitable voisin ou que par mégarde nous laissions choir notre canne, notre parapluie ou notre siège, un peu bruyamment.

Nous protestons avec indignation contre ce procédé et ce droit très contestable que le critique s'arroge gratuitement de nous faire la leçon et de soigner notre éducation. Nous allons au cinéma, avant tout, pour nous DIVERTIR, et non pour entendre un prêche dans « le temple du non pour ententare un preche aans « le tempie au silence »; el le jour où les directeurs de cinéma auront l'imprudence de suivre les conseils de ce réformateur, nous abandonnerons le ciné et nous irons au café, au théâtre ou au musis-hall, là où on nous f..... la paix.

on nous f.... la paix. Veuillez agréer, etc.

Signé: R. B.

Le Sottisier à l'écran

Dans la Princesse Nadia, le titrier fait dire à Maë Murray : « Je vivais comme une bête en gagnant quelques sous. »



Gustave Hupka

ÉTABLISSEMENT DE COIFFURE DE 1er ORDRE POUR DAMES. Galeries du Commerce :: Lausanne.